

The post-1960 Negro-African literature, regardless of the perspective from which it is considered, is the tragic reflection of the failure of independence." Does this assertion hold true in the context of *The Suns of Independence* by Ahmadou Kourouma and *A Season in the Congo* by Aimé Césaire?

« La Littérature Négro-africaine D'Après 1960, Quel Que Soit Le Point De Vue D'Où L'On L'Envisage, Est Le Reflet Tragique De L'Échec Des Indépendances. » Cette Affirmation Tient-elle Debout Dans La Perspective De Les Soleils Des Indépendances d'Ahmadou Kourouma et Une Saison Au Congo d'Aimé Césaire?

Dr. Daniel Annan-Edufful, Kessben University College, Kumasi, Ghana, West Africa.

Manuscript Received: Jan 01, 2025; Revised: Jan 13, 2025; Published: Jan 27, 2025

Abstract

It is often stated in academic circles that post-1960 Negro-African literature, no matter how envisaged, whether conceived from the angle of the clash between past and present, tradition and modernity, self and community, or politics and development, reflects the tragic failure of independence. Interest and curiosity led us to determine the truth or otherwise of this assertion by studying *Une Saison au Congo* by Aimé Césaire and *Les Soleils des indépendances* by Ahmadou Kourouma. With failure as our hypothesis, we began by studying the corroborative factors and discovered several of them. The theory of lack of absolutes dictated the examination of instances contrary to these corroborative factors. This led to complicity on the part of Africans themselves, certain neutral factors of failure, as well as wishy-washy traces of success. Our project mission not being witch-hunting per se as to the origins of miscarriage with respect to independence, we sketched a reliable conclusion.

Keywords: Echec, Indépendance, Affirmation, Infirmité, Corroborative, Référence, Constat, Circonstances, Colonisation, Antinomique

1. Introduction

Dans cet exposé, nous comptons déterminer la véracité ou la fausseté à propos d'une affirmation ayant trait au constat du reflet tragique de l'échec des indépendances dans la littérature négro-africaine d'après 1960, un constat décrit dans cet exposé comme le *constat de référence* et qu'Albert Owusu-Sarpong partage, surtout à titre indépendant, avec [Midiohouan Guy Ossito \(1986 :148\)](#), et [Claude Wauthier \(1977 : 258\)](#). Encore un constat sous forme d'un parti-pris au sujet d'autres auteurs très importants tels Ngal Buil a Mpang (1979) et [Giambaptista Viko \(1975\)](#); [Yambo Ouologuem \(1968\)](#); [Henri Lopez \(1982\)](#); aussi bien que [Tierno Monembo \(1986\)](#). Notre problématique à nous, c'est que ce constat s'applique-t-il à *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire ? Ici, donc, notre souci concerne à peine le statut de l'indépendance (conquise ou octroyée) ou l'origine desdits échecs. A proprement parler, notre souci-clé relève des manifestations d'un reflet tragique d'échec. Pour nous permettre d'entrer dans le vif de notre mission qu'est l'affirmation ou l'infirmité dudit constat, notre plan consistera à étudier tout d'abord des *Citations Corroboratives du Constat de Référence* explicites ou implicites à partir de nos deux textes d'appui. Puis, nous essaierons de découvrir les attentes et les espérances positives vis-à-vis des indépendances. Cette découverte nous servira de *Systèmes de références* puisque les indépendances sont dites d'avoir fait faillite ou non dans le cadre de la différence entre ce que veulent les populations (rêves, exigences) et ce qui s'ensuit en réalité ! Enfin, nous étudierons les indices d'échec convenablement exprimés dans des situations concrètes qui convertissent les espérances du peuple en mirage. Ces indices seront étudiés à partir de trois facettes d'échec : *Politique, Economique, et Socioculturel*. Ensuite s'étudieront les *Circonstances Antinomiques au Constat de Référence* (aptes à rejeter d'emblée ou à invalider notre constat sous référence), s'il y en a. Disons que généralement notre plan s'avère double, l'un sous **La Première Partie** et l'autre sous **La Deuxième**. La première discutera *Une saison au Congo* alors que la deuxième analysera *Les soleils des indépendances* de façon que nous puissions éventuellement aboutir à une synthèse sous forme de *Conclusion* et à une *Bibliographie* qui inciterait à aller plus loin.

2. Première Partie

2.1 Circonstances Corroboratives Du Constat De Référence

Le scénario peint dans *Une saison au Congo* comporte certaines situations qui ne font que soutenir notre constat. Pour mieux imaginer ce scénario et comprendre ces situations, adoptons tout d'abord un système de référence qui constitue ce qu'on attend de l'indépendance. Premièrement, le peuple rêve, à travers Lumumba, d'un pays pleinement indépendant et souverain de façon à « *établir les bases d'un avenir prospère et heureux* » (Aimé Césaire 1973 : 50). C'est pour cela que Lumumba exige que les pensées et les espérances des Noirs soient rameau à brasser à neuf. Le deuxième cadre de référence provient du joueur de sanza. Il exige qu'on évite les querelles ethniques sans laisser « *le colonialisme diviser pour régner* » (*ibid.*, p. 26). Pour Basilio, roi des Belges, les Noirs devraient faire l'essai de leur liberté et prendre les commandes de manière à être « *uni, décent, laborieux* ». Le roi exige encore que les Congolais aient toujours recours à eux, Belges, en cas de problèmes insurmontables (*Ibid.*, pp. 27-29). Kala-lubu, lui, voudrait la garde du message d'amitié du roi Basilio en engageant dans une collaboration sincère tout en considérant que « *l'indépendance, amie des tribus, n'est pas venue pour abolir la loi, ni la coutume ... ou faire régresser la civilisation* » (*Ibid.*, p. 30). Il exige de plus « *toutes les paix* » (*Ibid.*, p. 27) pour la sante du Congo.

Ces attentes se manifestent-elles dans le cadre de la réalité des indépendances ? Les réponses à cette question pourraient se voir dans les échecs divers.

2.1.1 Les Echecs du Point de Vue Politique

Sur l'échelle politique, la situation est très limpide. Il reste à savoir si les Congolais sont en réalité permis d'assumer les commandes. Dans les coulisses restent des sentiments et des aspirations conflictuels. Les Noirs croient avoir conquis l'indépendance alors que les Belges pensent l'avoir octroyée. Les Noirs croient pouvoir tirer tant de profits de l'indépendance alors que les Belges espèrent en bénéficier autant tout en perpétuant la domination. Owusu-Sarpong se réfère à la multiplicité d'intérêts qui divisent les hommes et approfondissent la paupérisation des masses (*Ibid.*, p. 54).

En réalité, les Belges savent bien que l'indépendance a été arrachée (malgré l'apparence d'octroi de cette indépendance) et ils n'en sont jamais contents. S'intéressant toujours aux pierres précieuses (uranium, diamant, cuivre, cobalt, etc.) et ainsi au Katanga enfin ; étant des hommes d'appétit et de « *lupeto* », et aimant la bouffe, les Belges préfèrent secrètement, à l'insu des Noirs, maintenir le contrôle des leviers de commande du Congo. Ils ne comprennent donc jamais pourquoi on leur a « *cochonné* » leur Congo. Cependant, la politique la plus fondamentale de Lumumba le Premier Ministre, l'Africanisation radicale, érige devant eux un grand obstacle. Et cette politique, comme tant d'autres pour le Belge, ne constitue guère de « *matière à spéculation politique* » autre que « *la résurgence de cette mentalité Bantoue* » (*Ibid.*, p. 127). Le Général Massens n'a donc qu'un seul moyen : perpétuer la domination politique, l'exploitation économique et l'aliénation culturelle des Congolais. Owusu-Sarpong le résume tout :

« *Lumumba constate que son pays est menacé par ses anciens maîtres et se heurte partout à leur volonté de rétablir le passé et de saboter ses efforts pour créer un Etat congolais indépendant et unifié* » (*Ibid.*, 1986 : 137).

Basilio lui en donne la carte blanche (*Ibid.*, 1973 : 43). C'est bien vrai, l'affirmation de Mokutu à l'égard des événements récents. D'après lui, on a blessé plus qu'on n'a tué (*Ibid.*, p. 33). Pour l'uranium, le diamant, le cuivre, et le cobalt, les Belges soutiennent le Général Massens qui « *soulève contre le gouvernement la force Publique* » (*Ibid.*, p. 47). Le Général Massens est soutenu par la superstructure : tanks, mitrailleuses, canons, avions, bible, lois, tribunaux, presse, haine, mensonges (*Ibid.*, p. 91). Il incite une émeute des soldats contre le gouvernement noir tout en provoquant des guerres civiles. Les soldats établissent alors le chaos. La Belgique envoie des soldats étrangers pour « *rétablir l'ordre* ». Mais la réalité, c'est plutôt prôner le régionalisme et la sécession katangaise. Tout ce qui met en jeu l'indépendance, l'existence, la justice, la liberté se manifestent (*Ibid.*, p. 49). Les Nations unies interviennent pour ordonner les Belges de quitter le pays. Cependant, elles prennent parti suite à des luttes idéologiques et des répercussions de la guerre froide.

Lumumba paraît avoir à tort été accusé d'être communiste. C'est Kala lui-même qui le libère de cette accusation. Lumumba est accusé encore d'avoir vendu le Congo aux Russes (*Ibid.*, p. 65) ; et il est accusé encore d'avoir reçu plusieurs millions de l'ambassadeur tchèque. Mais la réalité fait croire que ce n'est qu'une stratégie, comme le signifierait Owusu-Sarpong, de continuer à asservir et exploiter l'Africain (*Ibid.*, p. 29) via « *la vaste*

campagne anti-communiste » (*Ibid.*, 1990 : 30). Les Occidentaux iraient jusqu'à n'importe quel point pour chercher des alliés contre le communisme. Sinon, pourquoi le représentant de l'ONU aurait-il « *donné aux résolutions votées par le Conseil de Sécurité une interprétation toute personnelle* » ? C'est ce qui fait entrer l'ONU *en concertation diplomatique avec le traître Tsumbi* » (Aimé Césaire 1973 : 67). C'est encore l'ONU qui décommande les opérations militaires permettant à l'équipe de Lumumba d'entrer à Elisabethville ? (*Ibid.*, p. 68). La réalité s'avère très claire : l'ONU a « *cru devoir prendre langue avec le rebelle* » (*Ibid.*) en employant exprès une stratégie idéologique car Lumumba est communiste d'après la dernière trouvaille (*Ibid.*, p. 78). La situation devient plus claire en sachant que le Président et le Premier Ministre - Kalalubu et Lumumba - se disputent et renvoient l'un l'autre. Lumumba gagne un vote crucial des deux chambres du parlement.

Alors intervient le deuxième plan. Les Belges divisent pour régner. Ils manœuvrent la situation politique de façon à veiller à ce que M'siri et Tzumbi en personne, y compris d'autres soldats dits la caste des colonels et des nouveaux messieurs - dépeceurs du Congo - (*Ibid.*, p. 101) soient à la tour de contrôle de manière quand même nominale. C'est ainsi que le deuxième plan consiste à inciter Mokutu à entreprendre un coup d'état pour remplacer les deux leaders en dispute. C'est ce qu'Owusu-Sarpong appelle une « *passation sans transition de la dictature des colons à la dictature des colonels* » (Owusu-Sarpong 1990 : 4). La seule différence, c'est que cette passation est bien manœuvrée par une oligarchie impérialiste.

Le Belge devient donc aux yeux des Noirs un buffle, plein de menaces et symbole de liberticide, si méchant qu'on ne peut rien pour l'attendrir (*Ibid.*, p. 16). Cette liberticide ramène à la période coloniale. L'Administration coloniale entravait toutes sortes de libertés bien circonscrites autour de la bière Polar (*Ibid.*, p. 11) derrière laquelle se trouvait le ministre lui-même. La terminaison de Lumumba de la sécession katangaise et le régionalisme à l'instigation des Belges n'aboutissent pas et il est emprisonné à Léopoldville d'où il est secrètement assassiné. Personne n'ignore les sources de cet assassinat qui cadre bien avec celui d'Hamilcar Cabral et d'Augustino Néo aussi bien qu'avec la marre du sang de Soweto dont parle Owusu-Sarpong pour affirmer son propos. C'est ainsi qu'une femme, s'insurgeant pour la mort de Lumumba, s'exclame : « *De toute manière, à bas le colonialisme !* » (*Ibid.*, p. 131). Les Belges paraissent donc avoir réussi à sortir leur Katanga et assumer le contrôle du pays. Il est à noter que Lumumba le Premier Ministre, censé avoir été mandaté par la constitution de contrôler les leviers de commande du pays, exprime dit néanmoins au peuple à la radio :

« Sorry, la consigne donnée par le représentant de l'ONU, M. cordelier, est formelle : toute active politique est suspendue au Congo jusqu'à nouvel ordre : aucun homme politique ne peut avoir accès à la radio » (*Ibid.*, p. 86).

N'est-ce donc pas vrai si Owusu-Sarpong affirme que « *les Occidentaux pensent pour l'Afrique même après 40 ans d'indépendance* » (Owusu-Sarpong 1990 : 6) ? Et pourquoi pas si nous avons affaire à des dirigeants constitutifs d'« *une équipe formée d'un ramas de corrompus et de traîtres* » (Aimé Césaire 1973 : 113) et de mauvais bergers (*Ibid.*, 112) provocateurs de « *crise de légalité* » (*Ibid.*, p. 111) qui ne font que rendre l'indépendance congolaise nominale.

2.1.2 Les Echecs du Point de Vue Economique

La situation d'échec devient plus transparente lorsqu'on conçoit les échecs du point de vue économique. Par exemple, ce n'est pas du tout étonnant que les quatre ou cinq hommes déguisés en banquiers s'indignent et paniquent au sujet de la fixation de la date de l'indépendance au 30 juin 1960 (*Ibid.*, p. 22). D'après le premier banquier, en voilà d'emblée une calamité puisque cela leur assèche les finances. Le deuxième banquier, lui, ne rêve que des pierres précieuses que la prise de Katanga peut rapporter (*Ibid.*, p. 35-36)!

Encore, le deuxième sénateur dépeint un trésor « *dissipé, volatilisé au vent du nord* » (*Ibid.*, p. 46). Les nègres à monocle, d'après les dires d'un soldat, ont consommé tout l'argent dans les caisses (*Ibid.*, p. 99). Selon le geôlier, il y a deux mois que la solde n'est pas payée (*Ibid.*). Et comment les affaires du gouvernement pourraient-elles se manifester efficacement lorsque l'argent congolais se trouve dans les caisses de Tzumbi la revendication duquel Lumumba croit avoir été incarcéré (*Ibid.*, p. 100) !

La corruption et l'exploitation battent leur plein. En conséquence, le bonimenteur affirme que les filles belges laissent placer la Polar « *de Stanleyville au Katanga* » (*Ibid.*, p. 11) puisque le ministre lui-même se trouve derrière le placement ! Cette corruption s'avère partout. Lumumba se réfère au traitement prioritaire d'un bataillon à l'hôtel Memling grâce aux pourboires américains et « *aux fonds qui devaient servir à vous payer vos soldes !* » (*Ibid.*, p. 100-101).

D'après tout ceci, ne peut-on donc pas croire, comme le joueur de sanza, que les Belges et les arrivistes noirs sont de « *vrais hommes d'appétit* » ? (*Ibid.*, p. 34).

2.1.3 Les Echecs Sous l'Angle Socioculturel

En ce qui concerne les échecs du point de vue socioculturel, le scénario n'est jamais plaisant non plus. Un monde vraiment carcéral se configure ! Ce sont vraiment les aspirations conflictuelles des Belges et des Congolais qui établissent le monde carcéral pour donner l'impression de l'illusion de l'indépendance congolaise.

Différentes ethnies (surtout les Balubas et les Lulus) qui s'entr'égorgent créent une mare de sang. D'après Lumumba, cet égorgement mutuel se manifeste en 1959 et toujours « *sous les yeux complaisants des policiers belges !* » (*Ibid.*, p. 139). Cette notion de violence s'éclaircit lorsqu'un ministre se réfère à six mille Balubas tués et quarante familles Balubas exterminées (*Ibid.*, p. 72). La violence se clarifie encore de façon très pire lorsque Kala attire l'attention vers le massacre de tout le monde par l'armée nationale congolaise (*Ibid.*, p. 77). Tout ceci pour ce que les Belges veulent de si cher : le Katanga et ses pierres précieuses ! Or, les comportements des Belges nous rappellent une déclaration d'Owusu-Sarpong que l'attention du peuple a été détournée « *des véritables problèmes que sont la misère, l'exploitation, les inégalités et l'absence de liberté* » (Owusu-Sarpong 1990 : 30). En voilà vraiment un monde carcéral, un monde qui peut se lier à divers constats soutenant la notion d'échec de l'indépendance. Le journaliste ghanéen déclare de manière catégorique devant Lumumba : « *Nous sommes en pleine pagaye* » (Aimé Césaire 1973 : 85).

Malheureusement, dès le commencement, l'indépendance ne se fait pas sentir. Elle n'existe qu'en nom. C'est pour cela que, d'après Lumumba, les Belges commencent à mordre les jarrets aux Noirs. Pour cette raison, Lumumba se fâche lorsqu'un ministre déclare que l'indépendance commence bien. Selon le joueur de sanza, « *la mort se mêle à tout au Congo* » (*Ibid.*, p. 32) ». Ce constat provient surtout du complot belge qui s'ourdait beaucoup trop tôt. Le géolier est d'avis que les gens commencent à comparer l'indépendance à un « *vol de sauterelles, pour gâter le pays* » (*Ibid.*, p. 99). Lumumba, lui, observe que pas si longtemps après l'indépendance, deux mois – à être précis –, les gens deviennent « *une chèvre entre les dents du fauve* » (*Ibid.*, pp 101-102). Il fait comprendre que la situation est telle que personne ne peut « *arracher le Congo à la dent et au croc* » sans « *s'agripper ou s'arc-bouter* » (*Ibid.*, pp. 101-102). D'après Kala, il existe des braisiers allumés un peu partout sur l'étendue du territoire et qu'on devrait éteindre (*Ibid.*, pp. 111-112). La foule se compare aux orphelins sans soutien et dont la nuit âpre constitue le chemin. Sans savoir qui tendra la main, le Congo est dite être en décomposition. Le désordre est de manière à empêcher le peuple « *de trouver son assise et son équilibre* » (*Ibid.*, p. 83). L'indépendance s'avère si désastreuse depuis son insertion que le quatrième banquier affirme que le pays s'abîme dans un « *océan d'anarchie* » (*Ibid.*, p. 35). Les armes belges et les mercenaires affluent au Congo. Alors que Lumumba se réfère à une Afrique « *terrassée, ligotée, piétinée, couchée en joue !* » (*Ibid.*, p. 91). Hammarskjold en désigne un pays ayant assez souffert. Tout ceci fait déclarer le journaliste qu'« *il n'y a plus d'État congolais* » (*Ibid.*, p. 68), et cela fait exclamer aussi Lumumba : « *Ouf ! C'est fatigant, Dipenda !* » (*Ibid.*, p. 83).

En voilà indubitablement un monde où existent bel et bien presque tous les fléaux sociaux, surtout la folie, l'alcoolisme, la violence et la prostitution. Lumumba en fournit autant : la révolte, le sabotage la menace, la calomnie, le chantage, la trahison (*Ibid.*, pp. 38-39), fléaux sociaux qu'Owusu-Sarpong désigne de tares et antagonisme de la société, surtout l'urbanisation et ses mirages (Owusu-Sarpong 1990 : 19). Selon lui, « *la société est incapable de tout mécanisme d'évolution endogène, réfractaire, à tout esprit de changement* » (*Ibid.*). Très avenante est son idée d'« *inadaptation de l'Africain aux nouvelles conditions d'existence de l'Afrique d'aujourd'hui* » (*Ibid.*, pp. 45-40).

Malgré l'autonomie des Africains, les leviers de commande restent toujours abondamment entre les mains des puissances étrangères. La mainmise impérialiste se manifeste sur les sphères de l'éducation, de l'édition et de la presse. Comme le dirait Sarpong, les Africains sont marginalisés « *au profit d'une désinformation systématique, nécessaire au maintien du statu quo* » (*Ibid.*, p. 8). Le journaliste ghanéen dira à Lumumba, Premier Ministre congolais nonobstant, que le dernier ne peut pas avoir accès à la radio congolaise compte tenu de la consigne du représentant de l'ONU (aimé Césaire 173 : 86).

Toutes les circonstances ci-dessus mentionnées (ayant trait surtout aux échecs sur les plans politiques, économiques, et socioculturels) sont corroboratives de notre constat général de référence, à savoir l'échec des indépendances selon *Une Saison au Congo* d'aimé Césaire. Mais, ce propos ne paraît-il pas constituer un point de vue extrême ? Ne peut-il pas y avoir des circonstances apparemment infirmatives ? N'existerait-il pas de

domaines dans lesquels ce constat serait rejeté ou dans lesquels un compromis serait possible ? Recherchons de plus près !

2.2 Circonstances Antinomiques Au Constat De Référence

Tous les personnages noirs dans *Une saison au Congo* paraissent agir à titre indépendant les uns envers les autres sauf que la plupart sont incités par les impérialistes soit à l'insu de ceux-là soit qu'ils sont incités en connaissance de cause grâce à leurs intérêts personnels. Le manque de conscience des dirigeants africains à propos des manigances impérialistes constitue un fléau très regrettable. Même s'ils étaient conscients des manigances, leur corruptibilité, leur égoïsme, et leurs ambitions désordonnées les auraient empêchés de focaliser sur la nécessité de reconstruction et de décolonisation. On peut chercher à démontrer que l'indépendance elle-même a peut-être réussi. Même si l'on la conçoit sur le plan nominal ou pratique, conquise ou accordée, l'indépendance a été au moins prononcée le 30 juin 1960, d'où sa réussite apparente. C'est plutôt la reconstruction du pays et la réponse positive aux aspirations des populations qui n'ont pas eu lieu vu certains facteurs, et d'où son échec conçu *ab initio*. Cette tentative de démonstration nous renvoie à une autre facette de la problématique des indépendances, cette fois-ci pas à l'égard d'échec ou de réussite mais aux origines fondamentales, strictement parlant aux faux pas des Africains eux-mêmes. Posons dès le début que l'indépendance a réussi compte tenu au moins de sa déclaration. Il reste maintenant la reconstruction et la décolonisation à l'égard peut-être de l'africanisation de tous les aspects de la civilisation.

L'indépendance paraît avoir fait faillite car, comme le dirait Pauline, la femme de Lumumba, elle a été laissée aux mains des brutes desquels on peut tout craindre ! (*Ibid.*, p. 106) et aux mains des hypocrites, des émèches, et des fauves comme dirigeants Katangais (*Ibid.*, p. 114).

Le fou demande au « Dieu des chrétiens » à l'égard de pourquoi Il aurait « permis que les Blancs s'en aillent » (*Ibid.*, p. 58). On se demande même pourquoi Aimé Césaire met ce constat très important dans la bouche d'un fou. Qu'importe !

D'ailleurs, comment une indépendance ayant été enfin mise entre les mains des dirigeants africains ne ferait-elle pas défaut quand Kala le président demande qu'on compte sur lui pour rabattre la crête à Lumumba (*Ibid.*, p. 113) alors que celui-ci aussi, ministre, croit avoir eu « le temps de défaire » celui-là ? (*Ibid.*, p. 84). Se défaire l'un l'autre est-il la stratégie authentique pour faire réaliser les bénéfices de l'indépendance ? Pour ajouter au méfait déjà décrit, on peut joindre les actions néfastes des messieurs de l'Apic et de l'Otraco.

Encore, l'indépendance paraît constituer une pure réussite lorsqu'on considère surtout le niveau de développement des Noirs lors de l'octroi ou de la conquête de ces indépendances. Aussi, il y a le comportement des Noirs en général et surtout des autorités ou des arrivistes. Lumumba n'accuse-t-il pas Mokutu d'avoir sapé les institutions du Congo « en ruinant sa légalité, au moment même où le pays se constitue en État » ? (*Ibid.*, pp. 88-80).

Après tout, les espérances des indépendances peuvent-elles être réalisées en un seul jour ou même en une période assez courte ? On dirait par exemple que Lumumba semble avoir été impatient, impulsif et peu réaliste. Il semble avoir une conscience couchée au-dessous d'illusions sur illusions. Ainsi, il croit toujours avoir des amis fidèles (*Ibid.*, p. 80). Il pense aussi que Mokutu est « récupérable » (*Ibid.*, p. 81). Comme Kala et lui sont à jamais unis, il dit naïvement que ses ennemis ont compris la leçon, et que sans lui, « le Congo est une machine faussée » (*Ibid.*, p. 107). On pourrait dire qu'en voilà un patriotisme excessif. Il trouve le Congo « mêlé à un sourd timbre de gong de son sang (*Ibid.*) de façon à refuser de fuir Leo pour Stanleyville malgré le fait que les partisans l'y attendent, selon sa femme Pauline. C'est ce même patriotisme qui le fait refuser au nom du Congo la légitimité et la consécration exigées par Kala. La conséquence, Kala dit à Lumumba que c'est lui qui l'aurait voulu et ordonné ainsi à Mokutu de tout faire (*Ibid.*, p. 114). D'ailleurs, on se demande comment on peut passer pour des hommes neutres complètement impartiaux, en ce qui concerne la guerre froide. Lorsque le pilote dit que le balisage est éteint, Lumumba demande impatientement d'atterrir quoi qu'il en soit. D'ailleurs, par impatience, il traite le pilote de traître et dit que le pilote pactise avec « les dépeceurs du Congo » (*Ibid.*, p. 45). Encore, Lumumba étend son exigence de liberté jusqu'à un niveau très extrémiste, même jusqu'à justifier la violence. Ainsi, il se demande ce qu'on devrait faire si les oppresseurs ne laissent à l'opprimé de liberté que celle du vice (*Ibid.*, p. 56).

D'ailleurs, Lumumba n'arrive pas à distinguer la théorie de la pratique. Ainsi, il insiste trop sur l'indépendance du Congo sans mettre en compte que l'indépendance totale, malgré tout, durera. Tout d'abord, il aimerait fort bien annoncer la naissance du Kongo via son indépendance. Une indépendance si chèrement conquise qu'il insiste, de façon apparemment désordonnée, qu'on ne permette pas d'assassiner guère cette indépendance. Il ne paraît pas songer aux effets de chercher tout d'un coup à percer le colonialisme en tant que monstre par les narines. Il s'indigne trop qu'un autre veuille leur arracher cette indépendance, chose qui leur appartient. Il conseille donc aux soldats de se battre farouchement pour la préservation de l'indépendance congolaise. Cela fait penser encore de près sa résolution à ne jamais agir par la force et l'intimidation, mais dans un esprit de justice et de paix. Dans un esprit de justice et de paix, oui, mais par la force et l'intimidation ? - L'on s'en douterait fort ! Car lui-même paraît être épris de force sans le savoir. Ce courage apparemment négligent provoque le joueur de sanza de déclarer que « *l'oiseau a oublié le piège* » (*Ibid.*, p. 42). Le joueur ajoute en guise d'analogie d'un malafoutier apparemment ivre de sa liberté et qui monte sans prendre garde. L'on se demanderait même ce qu'il pourrait bien faire lui-même face aux sécessionnistes et aux comploteurs quand il dit que « *le gouvernement du Congo assumera les responsabilités qui sont les siennes nous réduirons par la force la sécession katangaise* » (*Ibid.*, p. 69). Cette référence à la force n'est-elle pas contradictoire ? On apprend avec intérêt, jamais de surprise eu égard à son manque de réalisme apparent, sa menace (ou conseil ?) à Hammarskjöld de faire attention sous peine de payer un jour trop cher le prix de ses illusions. Notre souci immédiat a trait à la survie de Lumumba mais non au risque que court le Congo. N'est-ce plutôt le « *paon* » qu'il fait comme nous le ferait entendre le joueur de sanza dans son chant ? Peut-être que la consigne de Hammarskjöld débutant par « *Sorry* » ayant figé au visage de Lumumba par le journaliste ghanéen aurait révélé à Lumumba la réalité en le secouant de ses illusions. Hammarskjöld le représentant des Nations Unies condamne son imprudence et son impulsivité. Et nous n'en sommes jamais surpris ! Au moins, pour sa survie !

Prenons en compte aussi quelques-unes des politiques de Lumumba. Disons tout de suite que sa politique d'africanisation semble beaucoup trop radicale (*Ibid.*, p. 39). Invariablement, c'est ce qui incite Basilio à donner carte blanche, ce qui a décidé Massens à mobiliser les para-commandos belges en action. Saurait-on blâmer sieur Van den Putt entièrement par rapport au complot belge comme nous le ferait croire Lumumba ? Cette idée de complot revient lorsque le représentant de l'ONU permet les avions belges, à l'exclusion de ceux congolais d'atterrir au Katanga. Encore, l'idée nous revient d'entendre Mokutu demander incessamment qu'on compte sur lui pour rabattre la crête à Lumumba. Il semble que l'écartement par exemple de Massens avait été trop abrupt. Et les soldats congolais ont été trop ambitieux pour demander d'être « *des colonels, des généraux !* » (*Ibid.*, p. 42).

Encore, Lumumba entend freiner l'entrée au Congo sans surtout le visa belge, politique ennuyeuse du côté belge. Aussi, considérant la plupart des chefs traditionnels comme « *chiens de garde du Belge* » (*Ibid.*, p. 63), Lumumba veut les remplacer par de « *vraies élites* » (*Ibid.*) sans avoir égard à l'influence de ceux-là. Bref, Lumumba – à travers cette action - aurait injurié les chefs. Cela ne s'arrête jamais là. Il est prêt à lutter et se battre « *coup pour coup* » (*Ibid.*, p. 55) avec des potentats tel l'évêque. Il ordonne d'ailleurs à la police d'arrêter Makoso l'éditeur-en-chef et de fermer son journal, tout cela de manière que Mokutu en condamne l'imprudance. D'ailleurs, sa façon de trancher la dispute ou la jalousie entre Mokutu et M'polo s'avère loin d'être un bon compromis comme le dirait le joueur de sanza. Mokutu prend ce compromis pour peu propice et Lumumba ne s'en rend pas compte des implications. M'polo, lui, apparemment plus réaliste, le dit net : « *la trahison rôde autour de vous et vous ne la voyez pas !* » (*Ibid.*, p. 62). Mokutu est-il vraiment haineux de Lumumba ? N'est-ce pas ce même Mokutu qui, à l'initial, lors de l'incarcération de Lumumba, essaie d'inciter tout le monde à veiller à ce que Lumumba soit libéré ? D'ailleurs, Lumumba ne paraît écouter que sa conscience à lui. Kala-lulu lui conseille fort bien avant son discours devant le roi belge, comme s'il était dans l'esprit de Lumumba, d'éviter les plaintes, les récriminations aussi bien que « *les paroles tonitruantes et malsonnantes* » (*Ibid.*, p. 28) mais Lumumba ne l'écoute point. Ce qui semble même étrangement remarquable, c'est la différence de réactions qui ont salué le discours du roi Basilio et celui de Lumumba : respectivement les « *applaudissements incertains* » contre le « *moment d'extase* » (*Ibid.*). Le discours de Lumumba, dans un but psychanalytique et de reprogrammation de la psyché, provoque plutôt une prémonition de la part du premier banquier qui pense que « *ça devait mal finir* » (*Ibid.*). Mokutu compare le discours de Lumumba à un couteau trop aiguisé qui « *déchire jusqu'à sa gaine !* » (*Ibid.*) et prévoit à son tour la possibilité que Lumumba veuille « *se casser le cou* » (*Ibid.*). Ainsi, les allusions de « *défaillances mécaniques* » (*Ibid.*, p. 29) par Basilio en ce qui concerne l'indépendance n'ont pas été mises en compte. Basilio a ordonné ainsi aux Noirs de prendre les commandes, ce que - dans la réalité - les Noirs n'ont pas fait.

Pareillement, Lumumba semble provoquer les Belges comme le dirait le deuxième geôlier : « *Oh ! Celui-là, il ne nous fait que des emmerdements* » (*Ibid.*, p. 42). Les Noirs sont accusés d'être trop ambitieux, envieux et jaloux. Le premier geôlier l'affirme d'emblée en se demandant pourquoi les Noirs, à part être envieux de leurs maisons et de leurs femmes, convoitent de plus le soleil (*Ibid.*, p. 20). C'est très corroboratif des revendications du quatrième banquier à l'effet que les Noirs veulent des postes et des richesses. Ainsi, il ordonne immédiatement « *qu'on les gave* » (*Ibid.*, p. 24). Dans un même souffle, le premier geôlier lamente aussi vis-à-vis de l'ingratitude des Noirs, surtout quant à Lumumba qui compose des vers sans reconnaissance du fait que c'est grâce aux Belges qu'il hait tant – leur éducation - qu'il arrive à les composer. Une autre accusation s'avère l'illégalité de Lumumba à propos de l'acte de proteste contre son incarcération sous forme de vers. D'après le premier banquier, l'empire belge est sur le point d'être bradé par ces Noirs qu'il appelle traîtres. Encore, et se référant toujours à Lumumba, le troisième banquier exprime son étonnement que les autorités aient accepté le diktat d'un macaque que Lumumba pour fixer la date de l'indépendance. Aussi, selon le quatrième banquier, l'étendue du mal se propageant mérite « *les solutions hardies* » (*Ibid.*, p. 25). Tout ceci fait comprendre que l'indépendance elle-même se manifeste d'emblée (bien ou mal) en fonction des concours des Blancs aussi bien que des Noirs sous forme d'actions, d'inactions, d'omissions, et d'attitudes conformes ou peu conformes à la réussite ou à la faillite de l'indépendance.

D'ailleurs, les Noirs ne comprennent même pas le sens de l'indépendance de surcroît savoir ou entreprendre d'effectuer la reconstruction du pays. C'est ainsi qu'une femme demande si l'indépendance arrive « *en auto, en bateau, ou en avion* » (*Ibid.*, p. 28). Le Général Massens affirme que les Noirs ont fumé de leur liberté « *le mauvais chanvre ... dont les émanations les enivrent de si déplorables visions* » (*Ibid.*, p. 26). Un partisan par exemple, n'arrivant pas à dénicher les implicites ou les stratégies colonialistes, ne consomme que de la Polar. Tout cela veut dire encore que l'indépendance elle-même existe et se manifeste sans que les Noirs sachent comment la faire réussir. Également, au lieu de se soucier de comment entamer une décolonisation après les indépendances toujours en guise de reconstruction, les Noirs arrivent à peine à dominer les querelles tribales. Les tribalistes Mukongo n'a le souci que « *tous les Bengalas rentrent dans leurs villages* » (*Ibid.*, p. 88), et disparaissent puisque ce n'est qu'eux qui gâtent le pays. Il se passe la guerre civile, la guerre étrangère, et l'anarchie, ce qui entrave bien le développement et donne naissance à l'échec affectant tous les aspects de la structure sociale. Malheureusement, Mokutu en trace les origines au seuil de la porte de Lumumba. Néanmoins, les Noirs ignorent la stratégie des Blancs de diviser pour régner aussi bien que leur façon de manipuler les Noirs. Les noirs paraissent ignorer donc les impulsions étrangères proprement dites. C'est pour cela que le joueur de sanza demande bien quand ses frères les Africains se comprendront. Est-ce que cela veut dire qu'ils ne sont donc pas assez murs pour prendre les responsabilités des indépendances ? Regarderaient-ils donc l'indépendance en face sans savoir que faire pour la faire réussir ? Kala, Mokutu, etc., ne peuvent jamais être réalistes. La préférence de Lumumba d'inquiéter le peuple au sujet de leur avenir ne correspond pas aux exigences du temps. Il ne peut même pas se rendre compte qu'il est en situation de coup d'Etat et qu'il ne cesse néanmoins pas de rejeter le choix du portefeuille de Kala laissé à sa diligence. Ici encore, Lumumba n'a peut-être pas su faire. Ensuite si, d'après Basilio, roi des Belges, la Belgique a pu donner à l'Europe l'exemple de pays colonisé et rendu indépendant qui marche sur la bonne voie, pourquoi le Congo n'en fait pas autant ? Pourquoi donc ne pas faire l'essai de leur liberté ? Puis les Noirs croient avoir conquis, et non pas reçu, l'indépendance. Ce qui gêne le plus le Général Massens jusqu'à persuader au roi Basilio que cette impression soit lavée et que la différence entre un droit et un don leur soit faite si limpide. Au sein d'un pays « *européanisée* » surtout où il y a les Nations Unies au secours, le parti-pris idéologique de Lumumba équivaut au suicide ou au désir de devenir un martyr, jamais facilement effrayé, « *froid comme concombre* » (*Ibid.*, p. 37). Lorsque les autorités katangaises l'empêchent d'atterrir à Élisabethville, il ordonne qu'on l'envoie à Moscou pour de l'aide, même lorsque Kala propose Léopoldville. Il est à noter que l'Ambassadeur Grand Occidental se réfère à cette circonstance pour laquelle il déclare que « *quand les peuples ne se conduisent pas en peuple décent, il faut que quelqu'un les ramène à la décence* » (*Ibid.*, p. 52). L'affirmation du fou s'avère ici très corroborative lorsqu'il dit que « *les blancs ont quitté le village et les hommes noirs sont mauvais !* » (*Ibid.*, p. 59). Encore, lorsque Lumumba menace d'avoir recours aux « *quelques amis dans le monde* », Hammarskjold menace de l'en empêcher, conformément aux procédures. Et si la perception était que Lumumba n'était pas communiste mais purement capitaliste ? Lumumba lui-même n'a-t-il pas donné de preuves très claires de son appartenance idéologique ? Il ne faut jamais perdre de vue du fait que Lumumba fréquente certains lieux qui ne sont pas dignes de son statut, comme l'affirmerait Mokutu. D'ailleurs, Lumumba n'ajouterait-il pas aux problèmes économiques du pays en ordonnant qu'on « *n'oublie pas de commander ... des tonnes de bière ... pour toute la population* » (*Ibid.*, p. 60) ? Dans un autre scénario, il exprime son vœu que « *chaque Congolais boive un verre de bière pour célébrer la prise de Bakwanga !* » (*Ibid.*, p. 74). A part peut-être la

consommation de bière qu'il encourage à son insu, l'on se demanderait pourquoi l'unification du Congo lui paraît une religion au détriment de la paix générale. Et s'il laissait tomber cette ambition quasi-impossible pour que les autorités belges réussissent dans leur ambition régionaliste et leur sponsorship de la sécession katangaise ?

Ce que nous pouvons dégager comme conclusion partielle de toute cette partie de notre exposé, c'est que la notion de complicité de la part de Lumumba, voire l'Africain, s'avère minime. C'est plutôt l'indépendance – partiellement octroyée ou arrachée – qui par les frustrations qu'elle dégage, constitue la cause immédiate ou lointaine des motivations surtout de Lumumba en tant que représentant des Africains. D'ailleurs, tous ces facteurs dits antinomiques dans le cadre de l'infirmité de notre constat de référence – implicitement - ouvrent une autre facette nous permettant de mieux apprécier les faits. Mais tous ces facteurs semblent plus identifier les origines des échecs que la réussite de l'indépendance congolaise tout en aidant – à tort ou à raison - à sublimer notre accusation de l'indépendance à l'égard desdits échecs. Plongeons à présent dans les indépendances de la Côte des Ébènes décrites dans *Les Soleils des Indépendances* afin d'examiner de plus le statut de notre constat de référence.

3.0 Deuxième Partie

Encore dans cette partie, nous privilégions affirmer ou infirmer notre constat-clé dans la perspective de la problématique des indépendances. Cette fois-ci encore nous chercherons à savoir jusqu'à quelle mesure l'échec de l'indépendance sous-tend l'univers tumultueux et bouleversé créé dans le roman aussi bien que jusqu'à quel point cet échec constitue la cause efficiente des angoisses existentielles surtout du personnage central qui croit que l'indépendance n'a jamais répondu à ses espoirs.

Dans *Les soleils des indépendances*, Fama, du village de Togobala, est privé d'accès au trône de sa tribu puissante de Doumbouya dans la région de Horodougou dans un pays indépendant, partie d'un plus large groupe de Malinké, par l'Administration au profit de son petit cousin Lacina. Il est maintenant dépossédé, et ne fait que se balader, prier dans la mosquée, fréquenter des cérémonies traditionnelles, etc. Tous ses efforts dans les luttes pour l'autodétermination deviennent vains. Ses efforts de devenir responsable du parti deviennent encore dérisoires. Enfin, il ne profite de tous ces efforts que d'une carte du parti. Il épouse Mariam la femme de son cousin décédé. Cette femme ne cesse jamais de rendre folle, et inversement, la première femme infertile de Fama. Il est éventuellement emprisonné après avoir été rendu coupable d'une accusation à l'égard de sa part dans une insurrection contre le gouvernement. Pour combler son malheur, il apprend à sa libération que ses deux femmes se sont remariées. Il décide de regagner sa ville natale pour tenter de devenir un chef traditionnel mais il est fusillé et il meurt avant d'y arriver. Ce résumé s'avère très illustratif et il en émane déjà tant de preuves corroboratives de l'échec de l'indépendance. Cependant, il serait plus astucieux de plonger un peu plus profondément dans le texte pour plus de preuves concrètes sous-tendant ledit échec.

3.1 Circonstances Corroboratives Du Constat De Référence

Comme *Une Saison au Congo*, *Les Soleils des Indépendances* comporte aussi des circonstances qui ne font que soutenir le constat de référence. Ici, encore, un système de référence que constitue ce qu'on attend de l'indépendance est repérable. Par exemple, nous connaissons tout d'abord de manière implicite chez Serry que tout ce qui devrait suivre l'indépendance, c'est le bien, du travail, des maisons pour tous, de l'argent et des marchandises (Kourouma, A 1968 : 89-90). D'autres espérances positives nées des luttes anticolonialistes existent. Fama, Balla le féticheur, Diamourou le maître-chasseur, etc. privilégieraient que l'indépendance neutralise l'impact du choc des civilisations, les mentalités négatives des populations. Ainsi, il incomberait à l'indépendance de reconnaître tout d'abord le pouvoir traditionnel (l'ordre féodal), des vieilles sociabilités, restaurer l'individu de façon qu'il soit insouciant pour qu'il cohabite de manière harmonieuse avec son environnement. Selon l'espoir de Fama, l'islam dans l'indépendance devrait être capable de résister à toutes les malchances et les malédictions qui noircissent (*Ibid.*, p. 37). Ainsi, il prône d'emblée la restauration des normes socioculturelles de façon que soient rétablis des comportements voulus. Conséquemment, maîtres-chasseurs et griots importants seraient reconnus. Pour Balla, il espère vivre incessamment le bonheur à l'attache de ses beaux jours de chasse (*Ibid.*, p. 127).

Nous repérons conséquemment à partir de la nostalgie ayant trait au retour aux sources certaines autres espérances positives :

« *exhalaison des derniers restes des journées d'harmattan qui vous pénètrent jusque dans le bout du cœur et vous jettent dans les tam-tams des souvenirs de l'enfance, des grands jours, des sautes de l'histoire et des incertitudes de l'avenir* » (*Ibid.* p. 122).

Tout ceci est prôné à l'opposé du monde carcéral des indépendances qui n'est que plein des années « *de malheur, de famine, d'épidémies, de sécheresse* » (*Ibid.*, pp. 129-130).

Mais, l'univers perpétuellement tumultueux, renversé, embrasé aussi bien que les angoisses existentielles des personnages est-il conforme à toutes ces espérances positives ? Les échecs divers rencontrés dans l'univers peint par Kourouma dans *Les Soleils des Indépendances* permettrait-il de répondre favorablement à toutes ces espérances ?

3.1.1 Les Echecs du Point de Vue Politique

Ce qui est frappant sous cette rubrique, c'est que le parti unique et son idéologie socialiste sont apparentés à tout autre mal créé par le démon créateur du mal-être général :

« *La colonisation, les commandants, les réquisitions, les épidémies, les sécheresses, les indépendances, le parti unique et la révolution, sont exactement des enfants de la même couche ... des sorties de malédictions inventées par le diable* » (*Ibid.*, p. 137).

Ceci nous rappelle la manifestation du socialisme dans le pays. Le père de Diakité est incité à renoncer à son parti en opposition pour adhérer au parti unique. D'ailleurs, malgré la contribution du père de Diakité au développement du parti unique L.D.N., son fils tombe victime à la violence la plus horrible et tout ce qu'on entend de chez l'inébranlable Secrétaire-général du parti, c'est que :

« *le socialisme étant la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'on ne devait plus marcher sur un pont à la construction duquel on n'avait pas participé ; le socialisme était de socialisme !* » (*Ibid.*, p. 87).

Ce n'est pas du tout surprenant d'apprendre qu'il y a tant d'échappés du socialisme. Ceci nous ramène donc à Yves Person qui nous fait comprendre à propos du socialisme africain que douze ans plus tard les perspectives sont bien moins brillantes. Il ajoute que « *Plusieurs expériences à caractère socialiste plus ou moins accentuées ont échoué* » (Wauthier, Claude 1977 : 258). De plus, en ce qui concerne l'indépendance en tant qu'échec vis-à-vis de la politique, Fama s'avère très catégorique. De toute façon, c'est le parti unique, d'après lui, qui l'a démantelé en tant qu'être humain. Écoutons-le dire qu'il n'a rien eu du parti, rien « *que la carte d'identité nationale et celle du parti unique* » (Ahmadou Kourouma 1968 : 25)

A vrai dire, Fama a été trop exploité et déçu dû à son analphabétisme. Il était écarté et jeté aux mouches » (*Ibid.*, pp. 22-24). C'est toujours ce parti unique des Indépendances qui maintient son déclassement par les autorités colonialistes, supprime la chefferie, détrône son cousin Lacina, et constitue au village un comité avec un président, aux yeux de Fama, ses pouvoirs bâtards et illégitimes. Fama et beaucoup d'autres ont bien souffert à cause de la mauvaise gestion du parti unique. Le nouvel ordre social et politique use de l'indépendance pour faire la piqure empoisonnante au peuple tout en l'abâtardissant. Ainsi, on est frappé d'apprendre que faire la politique engendre des cris d'alarme. Si dans un pays un citoyen ne peut même pas jouir de ses droits politiques, alors à quoi peut-on s'apparenter un tel pays ? La politique dans la Côte des Ebènes :

« *n'a ni yeux, ni oreilles ni cœur ; en politique le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix* » (*Ibid.*, p. 132).

Malheureusement, il existe une hybride du vrai et du mensonge aussi bien qu'une mixture du juste et de l'injuste tout comme le bien et mal ne se diffèrent jamais sur l'échelle du prix (*Ibid.*, p. 164). Les dirigeants des soleils des indépendances sont toujours égoïstes. Ils visitent les marabouts pas pour le compte de la communauté, de la ville, du pays, ou de la société mais « *pour eux-mêmes, pour affermir leur pouvoir, augmenter leur force, jeter un mauvais sort à leur ennemi* » (*Ibid.*, p. 163). Des tensions politiques, des contestations, des violences, et des arrestations arbitraires se déclenchent. Ainsi se manifestent palabres sur palabres, bruits, complots, grèves, assassinats. Les anciens amis de Fama ne font que disparaître. Tout ceci comporte la raison pour laquelle l'engagement de Fama dans le but de renverser le parti unique et voir brûler les indépendances devient très chaleureux. Mais que peut suivre une telle action face aux représentants du parti unique « *qui ne connaissent ni la vérité, ni l'honneur, capables tout de même de fermer l'œil sur une abeille* » (*Ibid.*, p. 175) ? Fama et son ami Bakary sont « *assaillis, terrassés, ceinturés, bousculés jusqu'à la Présidence où on les poussa dans les caves* » (*Ibid.*, pp. 164-165). Est-ce fabuleux donc si avant cette période « *deux ministres, deux députés et trois conseillers* » (*Ibid.*, p. 163) avaient été « *ceinturés en pleine rue, conduits à l'aérodrome, jetés dans des avions et expulsés* » (*Ibid.*) alors que quatre ministres seront aussi « *appréhendés sur le perron du palais, ceinturés,*

menottés, et conduits en prison » (*Ibid.*) ? D'ailleurs, l'arrestation de Fama s'avère-t-elle étonnante face aux autres injures, injustices, ruptures, interdits et défis au Doumbouya ? Vraiment, le camp où mènent les arrestations arbitraires « *fait la nuit et la mort, la mort et la nuit* » (*Ibid.*, p. 167). L'arme telle que la détention préventive devient très efficace pour le parti unique. Fama sera accusé de participation effective au complot de renversement du régime au pouvoir, sera jugé et condamné à vingt ans de réclusion criminelle.

On dirait que les échecs des indépendances en ce qui concerne la politique atteignent leur paroxysme lorsque les excès du parti politique amènent le président, au nom de la réconciliation, à gracier tous les prisonniers. Écoutons Bakary :

« Le président est prêt à payer pour se faire pardonner les morts qu'il a sur la conscience, les tortures qu'il vous a fait subir ; il est prêt à payer pour que vous ne parliez pas de ce que vous avez vu » (*Ibid.*, p. 190).

La plupart des atrocités politiques et celles, économiques s'entrelacent. Nous espérons quand même entamer un essai de dichotomie.

3.1.2 Les Echecs du Point de Vue Economique

Les problèmes d'industrialisation, d'agriculture, de transports et de communication n'ont pas été résolus. Il est tout d'abord très regrettable d'apprendre le casse de commerce par les coopératives, le manque d'essence et de routes depuis l'indépendance. La route bitumée est très courte ; tout autre et le reste de la piste sont poussiéreux. Cela explique aussi pourquoi le paysage refuse de se renouveler et de plaire. On se voit en présence de la corvée d'un régime de travaux forcés, surtout dans le contexte où les citoyens du Nord sont contraints par la situation économique de venir dans le sud pour faire des travaux malgré eux et que les gens du sud n'aiment pas. D'ailleurs, le taux de chômage est élevé. L'exploitation existe toujours dans la République des Ébènes malgré les Indépendances. Les gens du Nord viennent nombreux dans le Sud même lorsqu'ils y sont exploités et asservis.

Une autre situation très misérable, c'est la ségrégation spatiale, l'existence de deux quartiers dans la capitale : le quartier du Plateau habité par les Blancs et l'autre quartier pauvre habité par les Noirs. Cette partition s'apparentant au système néocolonialiste présente la situation de la plupart des intérêts économiques étant encore entre les mains des Français. Les moyens de production sont contrôlés par les riches, les gros Toubabs et les Syriens, aussi bien que par les présidents, et les secrétaires-généraux qui ne pensent jamais « *ni aux chômeurs ni aux miséreux qui abondent dans la société* » (*Ibid.*, p. 61). Ce qui saute encore aux yeux, c'est que les Indépendances n'ont pas pu résoudre le problème d'immigration. Serry l'apprenti chauffeur d'Ouedrago, n'étant pas aussi raciste qu'on le croit peut-être, rend tout très transparent :

« Mais les autres et surtout les Nagos, arrivaient aussi dénués, pauvres et secs que le caleçon d'un orphelin et beaucoup plus sales encore. Et ils ne débarquaient pas seuls, mais accompagnés de leurs femmes pleines comme des margouillats et leurs marmailles plus nombreuses que deux portées de souris, accompagnées aussi de leurs mendiants, de leurs aveugles, de leurs culs-de-jatte, de leurs déments, de leurs voleurs, de leurs menteurs qui ont envahi nos places, assiègent nos mosquées, nos églises, nos marchés » (*Ibid.*, p. 90).

Encore, les indépendances n'ont pas bloqué les trafiquants et les contrebandiers. Konaté, lui, trafique aux frontières les devises et les contrebandes en atténuant les rigueurs du socialisme. Konaté ajoute qu'il aurait tant regretté s'il n'avait pas fait cela « *puisque trois jours après lui, on procéda à l'échange des billets et tous les commerçants furent irrémédiablement ruinés* » (*Ibid.*, pp. 86-87). En tout cas, cette mesure du parti unique est grâce au désir d'exploiter. Avant cela, d'autres mesures beaucoup plus draconiennes existaient. Le père de Diakité par exemple a été contraint à payer davantage de cotisations sans cesse depuis la création de la L.D.N., « *dix années de cotisations pour lui, son fils, ses dix femmes, ses soixante bœufs et ses trois camions. Il s'en acquitta* » (*Ibid.*, p. 86). N'oublions pas non plus tous les impôts et toutes les autres contributions monétaires de l'indépendance. Ces mesures sont très désastreuses puisque par ces durs soleils des Indépendances « *travailler honnêtement et faire de l'argent tient du miracle* » (*Ibid.*, p. 26). Ces mesures et l'idée consécutive d'exploitation conduisent à la notion de corruption. Les codétenus de Fama et certains des assassins avaient de façon criminelle bénéficié de l'indépendance, roulant en voitures, dépensant extrêmement des billets de banque, et possédant parfois beaucoup de femmes « *qui sympathisaient comme des brebis et faisaient des enfants comme des souris* » (*Ibid.*, p. 164). Ce scénario conduit à l'affaire Tomasini et Matali, la fille de Diamourou.

La fille de Diamourou, étant donné son attachement au commandant, arrive à bien soigner son père. Mais ce geste ne se manifeste-t-il pas grâce au déblocage de la caisse nationale dont bénéficie le vieux Diamourou ?

Vraiment que c'est oui, d'après Diamourou lui-même. Il fait comprendre qu'il s'en sort « *même avec ces époques dures des indépendances et du parti unique* » (*Ibid.*, p. 112). Ce sont invariablement tous ces facteurs qui ont abouti au blocage faisant que les vieux Malinkés ne vendent plus car ruinés par les Indépendances. Le président et les dirigeants de la Caisse ont vraiment cassé le négoce !

Les problèmes économiques, surtout les mesures draconiennes du parti politique, rendent le monde postcolonial nauséux et la vie socioculturelle très difficile à mener.

3.1.3 Les Echecs Sous l'Angle Socioculturel

Face aux échecs politiques et économiques consécutifs aux indépendances trompeuses, les populations sont confrontées à l'absurdité de l'existence ; on dirait même frappées par la « *bâtardise* » et disposant d'une tranche de vie disharmonieuse. Ici, l'on se réfère à la déchéance des êtres et des choses. Inévitablement, les facteurs politiques et économiques jettent la plupart des gens dans la pauvreté de manière à ce que les paysages, les villes, les villages, et les infrastructures en soient terriblement affectés. Dans la ville, on compte des mendiants, des estropiés, des aveugles :

« que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants, les oreilles et le nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama » (*Ibid.*, p. 26).

La situation n'est pas différente au village où les honnêtes ne sont qu'obligés de vivre et de gagner leur vie. La ville pestilentielle qu'est la capitale de la Côte des Ebènes fait beaucoup de mal. A Togobala, la situation est peut-être pire avec tous ses habitants de tous âges « *faméliques et séchés comme des silures de deux saisons* » (*Ibid.*, p. 106). Le souci d'argent est tellement grave à Togobala où la pauvreté s'apparente au cache-sexe de l'orphelin, où la plupart des lits en bambou sont infestés de poux, de punaises, et de cafards. Le degré de pauvreté pousse Fama à demander à Diamourou comment les chefs de concession s'en sortent. A part la pauvreté des gens, on fait face à une société en putréfaction et décomposition. Tantôt la ville est sale et gluante de pluie ; tantôt elle est puante de cadavres. Ceci rappelle le cimetière où Fama le personnage principal s'inquiète des tombes vidées, des margouillats, des charognards, et des chiens morts. Les activités des oiseaux rapaces affolés par le sang (charognards, aigles, vautours, éperviers) laissent beaucoup à désirer.

Tous les fléaux socioculturels que l'indépendance n'a pas aidé à éviter se manifestent dans la ville : mendicité, pauvreté, brigandage, viol, chômage, assassinat, meurtre, etc. D'ailleurs, l'indépendance n'a rien fait pour résoudre les problèmes cruciaux tels que les aspects nauséabonds de la tradition africaine. Surtout, la femme est toujours asservie ; la polygamie ravage encore la société ; l'Africain est continuellement superstitieux. Malgré le comportement de Tiécoura et d'Abdoulaye, Salimata rend visite à celui-ci. Peut-être que la faillite la plus déconcertante de l'indépendance surtout pour Fama, Balla et Diamourou, c'est qu'elle n'a rien fait pour supprimer la rupture entre l'ordre féodal ancien et l'ordre nouveau. C'est la raison, en tout cas, pour laquelle Fama le prince est surnommé « *vautour* » et condamné à vivre d'errance, de mensonge et de mendicité dans la capitale (*Ibid.*, p. 18).

Abordons maintenant la violence, sceau d'échec du type socioculturel proprement dit des indépendances. L'agonie et la conscience angoissée de Fama le rendent violent. Tantôt, à cause de son attitude réactionnaire, on le voit en train de chercher « *un bâton, un fusil, une bombe pour s'armer, pour tuer Vassoka, ses chefs, les Indépendances, le monde* » (*Ibid.*, p. 90), criant « *à tue-tête comme un possédé* » (*Ibid.*). Tantôt, il dégaine son couteau dans le but de « *répandre les entrailles du fils de chien* » qu'est Bamba (*Ibid.*, p. 17). Encore, à la gare, il menace le délégué et menace encore d'injurier tout le monde. On le considère alors comme un fou. Serry l'apprenti chauffeur d'Ouédraogo dépeint très graphiquement la violence. Selon lui,

« ... dès que sonna l'indépendance les Serry se levèrent, assaillirent et pourchassèrent les Dahoméens. Nous leur arrachâmes d'abord nos femmes, assommâmes leurs enfants, violâmes leurs sœurs devant eux, avant de piller leurs biens, d'incendier leurs maisons. Puis nous les pourchassâmes jusqu'à la mer. Nous voulions les noyer afin de les revoir après rejetés par les vagues, les ventres ballonnées et méconnaissables comme des poissons dynamites » (*Ibid.*, p. 89).

Une autre facette de la violence saute aux yeux. La jeunesse L.D.N. devient très violente. Le père de Diakitité donne ses camions pour construire le pont du village mais pour manque d'essence la jeunesse les incendie. C'est cette même jeunesse qui, parce que Diakitité ne participe pas à la construction du pont, l'attrape lorsqu'il parcourt là-dessus. La jeunesse L.D.N l'assaille, le ligote, le déculotte, le noue le sexe par une corde et le met à l'attache à un pied de pont (*Ibid.*, p. 86). Son père devient vindicatif en abattant le secrétaire général adjoint, le trésorier et deux autres membres du parti. L'État ne tarde pas à se venger en le jugeant et fusillant.

Une autre dimension tellement tragique de l'échec des indépendances du point de vue socioculturel se repose dans la crise du système de valeurs (rituels magico-religieux ; sens de rectifiable destin). Il y a la perte de sens et tout est en désordre. Le monde ne reconnaît plus les puissances surnaturelles. Les indépendances paraissent avoir érodé la tradition des Malinkés. On implique que les anciens possèdent des connaissances magico-religieuses, lorsqu'on affirme avec certitude qu'« *un ancien de la caste forgeron serait descendu du pays avec une petite canne, il aurait tapé le corps avec la canne, l'ombre aurait réintégré les restes, le défunt se serait levé* » (*Ibid.*, p. 8).

Toutes les circonstances ci-dessus mentionnées (ayant trait surtout aux échecs sur les plans politiques, économiques, et socioculturels) sont corroboratives du constat de référence. Comme au préalable, recherchons de plus près de façon à examiner s'il existe certains facteurs ou arguments qui sont aptes à présenter le revers du constat.

3.2 Circonstances Antinomiques Au Constat De Référence

Tout d'abord, on apprend que les indépendances tombent sur l'Afrique comme une nuée de sauterelles. Cela implique que les Africains ne sont peut-être ni prêts ni mûrs pour s'en charger. D'ailleurs, la majorité de la population croit au gâteau national. Pour cette majorité, l'indépendance veut dire partage du gâteau national. Fama croit avoir été jeté aux mouches sans avoir été permis une morsure dudit gâteau. Ceci explique la plupart de ses luttes coloniales et postcoloniales. Konaté, lui, s'avère très modeste en soupçonnant que le socialisme peut être une bonne chose après qu'il l'apparente au gros bébé dont la naissance et les premiers pas sont difficiles et trop durs. En guise de soutien, il se réfère à certains des problèmes : « *la famine, la pénurie, les travaux forcés, la prison...* » (*Ibid.*, p. 88), ce qui veut dire que les gens se précipitent ou bien s'empressent trop vite pour bénéficier de l'indépendance.

Encore, la souffrance par exemple de Fama ne provient pas que des facteurs politiques et économiques. Même lorsqu'il paraît inaccompli et inachevé, sur le plan socioéconomique. Il est d'ailleurs stérile (vide le jour, stérile la nuit). A part sa stérilité, celle de Salimata aussi le guette et le hante. En ce qui concerne son angoisse, on ne néglige pas l'altercation quasi perpétuelle entre ses deux femmes : Salimatu et Mariam. Est-ce l'indépendance, sinon la polygamie, qui a créé les altercations ? N'a-t-il pas aussi lui-même négligé le conseil de Balla en connaissance de cause pour emporter Mariam chez lui dans la capitale ? Balla a bien apprécié la crânerie conduisant Fama à sa perte. Fama n'avait-il pas sous ses mains, à ses pieds, à Togobala, l'honneur (membres du comité et chef coutumier), l'argent (Balla et diamourou payaient) et le mariage (une jeune femme féconde en Maria) ? On se pose la question peut-être la plus importante : « *Pourquoi tourner le dos à tout cela pour marcher un mauvais voyage ?* » (*Ibid.*, pp. 151-142). N'est-ce pas la carence de réalisme qui l'a fait croire que Salimata s'entendrait bien avec Mariam sa coépouse ? Et d'où le « *maléfique déplacement* » (*Ibid.*, p. 152) ? Cette même carence sous-tend son interprétation des explications magiques de Balla au pied de la lettre. Il croit conséquemment que « *les caïmans sacrés du Horodougou n'oseront s'attaquer au dernier descendant des Doumbouya* » (*Ibid.*, p. 191). Il saute donc dans la rivière à sa perte. Est-ce l'indépendance qui a engendré cette perte, qui en constitue la cause efficiente ?

L'échec de sa vie familiale et son incapacité de remplir ses obligations conjugales peuvent bien relever d'autres origines que les indépendances. On ignore le métier qu'il a appris à part son actif d'appartenance à un lignage royal qui l'aurait qualifié pour être roi des Doumbouya au Horodougou. Il ne peut pas nous convaincre qu'il n'est jamais capable de trouver du travail qui cadre avec son statut, à part celui d'être prince. Est-ce meilleur de se laisser condamner à l'errance et à la mendicité ? Sa femme Salimata ne vend-elle pas ? Ne pourrait-elle pas débloquer un tout petit morceau de son fonds pour que Fama aussi vende au moins des noix de Kola ? Ainsi, il pourrait suppléer les efforts de sa femme.

D'ailleurs, pour s'arracher à son problème de conscience angoissée, il pourrait continuer de bénéficier de ses moments de répit et ses points de refuge. Les entrées dans la mosquée s'avèrent très rentables : « *la paix et*

l'assurance l'arrosèrent » (*Ibid.*, p. 25). Ensuite, il pourrait prier régulièrement « *pour chasser de l'esprit et du cœur les soucis et tentations et les remplir de la paix aujourd'hui, demain et toujours* » (*Ibid.*, p. 26). Bien sûr qu'il ne devrait pas laisser tomber la doctrine qu'« *Allah seul fixe le destin d'un être* » (*Ibid.*). Aussi, ses visites à Togobala « *son ultime refuge ancestral* » devraient se multiplier tout en veillant à comment il dépense lors de son arrivée là-bas. Finalement, son compromis entre l'ancien et le nouvel ordre : son intégration du comité du parti unique à Togobala n'aurait pas dû se dégénérer en une participation au complot, surtout lors de la recherche de ses amis intimes disparus. Après tout, qu'est-ce que son engagement aurait pu faire ou changer ? Même des ministres étaient en train d'être ceinturés, arrêtés, assassinés, expulsés, emprisonnés, tués, exécutés, etc. C'est toujours le manque de réalisme qui l'incite à s'engager et d'avoir la conscience d'être capable de « *terrasser les soleils des indépendances* » (*Ibid.*, p. 175). Il a tant souffert de s'être trop mis en peine pour d'autres. Le malheur qui n'était pas sien le frappe. N'ayant pas voulu « *entendre le tonnerre, il avait l'orage et la foudre* » (*Ibid.*, p. 158). D'ailleurs, ses attitudes tantôt intransigeantes tantôt intégristes à l'égard des représentants de l'ordre moderne lui causent tant d'incertitude et d'angoisse. Sa conscience angoissée provient donc peut-être de plusieurs origines. Notons que vu son attitude face à ses problèmes, la tranquillité et le prix lui fuient le cœur et l'esprit.

Aussi, ses rapports nostalgiques entretenus avec l'ordre ancien s'avère désordonnés. Face à l'impossibilité de devenir roi dans les circonstances actuelles, s'il tente de frayer un chemin par les durs soleils des indépendances sans trop se laisser il risque seulement d'attirer une agonie perçante. Par ses luttes contre l'indépendance ou contre les pouvoirs totalitaires, et vu son statut de chômeur, il se crée une conscience divisée et angoissée : un véritable champ de bataille entre l'ordre politique féodal et ancien et le nouvel ordre social et politique de l'indépendance. Sa conscience souffre tant suite à cette confrontation. Ceci conduit à l'impact du choc des civilisations. Fama n'arrive pas à se rendre compte que les temps ont changé et qu'il devrait s'adapter à l'ordre nouveau. Jusqu'à une très large mesure, il est victime des retombées de mentalités précoloniales. On dirait aussi les conséquences des drames du colonisé.

Disons donc de façon sommaire que sa conscience angoissée a pour origines les facteurs suivants : le manque de métier, la paresse, l'orgueil excessif, l'imprudence, le souci désordonné pour l'Autre, et – enfin - l'inadaptation : « *Fama, tu n'as rien compris à la vie. Tu es un vautour et tu vas mourir en vautour. Crois-tu que tous les hommes sont des sujets du Horodougou* » (*Ibid.*, p. 182) ? Tout ceci donnerait malheureusement l'impression que l'indépendance a tout déconstruit, créant ce que Nkashama décrirait « *la conscience de la crise, la crise de la conscience* » (Nkashama, P. N. 1979 : 5).

Tout compte fait, comme dans *Une Saison au Congo*, les actions, les réactions, et les motivations des Africains, surtout Fama, dans *Les Soleils des Indépendances*, ont pour source les frustrations se dégageant de l'indépendance. Seulement, ces sources sont si subtiles qu'elles ne pourraient pas facilement se faire discerner.

4.0 Conclusion

Nous avons dans cette étude analysé les échecs des indépendances sur les échelles politiques, économiques, et socioculturelles en appuyant surtout sur *Une Saison au Congo* d'Aimé Césaire et *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma dans le but de confirmer ou infirmer notre constat de référence selon lequel la littérature négro-africaine reflète absolument et de façon tragique l'insuccès des indépendances après les années 1960. Nous avons observé que dans tous les deux textes-clés, des circonstances corroboratives dudit constat abondent politiquement, économiquement aussi bien que sur le plan socioculturel. Nous avons ensuite examiné des circonstances antinomiques dans tous les deux textes de façon à ne pas être partiels. Néanmoins, presque toutes nos observations sont loin d'invalider le constat. Plutôt, elles tentent plus de dénicher les origines desdits échecs que de nous convaincre du succès des indépendances. A propos dudit succès on n'a peut-être qu'à l'actif le fait que l'Africain peut lire (Lumumba, etc.) et certaines infrastructures sociales et privées - peu nombreuses - comme des ponts, des routes bitumées, des voitures, des aérodromes, etc. mais quel est le sens d'une indépendance si l'individu et le paysage pour qui elle est destinée sont putréfiés, décomposés, et abâtardis ? Cette preuve s'observe bien même si nous considérons les indépendances comme constituant les origines directes ou indirectes de ces échecs. Il reste toujours que la tragédie des échecs existe. Si nous localisons ailleurs les origines de ces échecs à part les indépendances, il reste encore toujours que la tragédie s'occasionne tout en cherchant à montrer du doigt le seuil de la porte des indépendances. La raison, c'est surtout que cette tragédie est dite d'avoir eu lieu pendant la période des indépendances où les Africains espèrent plutôt tant bénéficier. Même phénomène si nous croyons que les indépendances ont été conquises ou octroyées. Apparemment, les indépendances ne sont que nominales. Elles n'existent que dans la conscience des gens puisque les réalités ne sont pas conformes aux aspirations. Que peut faire l'homme lorsqu'il contrôle à peine les leviers de commande de son destin ? Pour le

destin de Lumumba *et al*, ce sont les Belges qui en tirent les ficelles et pour celui de Fama et les autres, c'est le parti unique – les Belges et le parti unique se constituant des demi-dieux. D'ailleurs, comme déjà exprimé ailleurs, ce ne sont que les fruits (épanouissement de l'individu et du paysage) des indépendances qui en déterminent la réussite ou l'échec. Si ces indépendances ont été bien ou mal gérées est une affaire purement accessoire vis-à-vis de notre étude puisque ce ne sont que les fruits ou les séquelles desdites indépendances qui comptent. Donc, dans des indépendances où l'on ne perçoit que des violences, des consciences angoissées, des tensions intérieures et extérieures, le tribalisme, des assassinats, des exécutions, la corruption, l'exploitation de l'homme par l'homme, la putréfaction et la décomposition des paysages, etc. nous n'en pouvons rien dire catégoriquement à part qu'elles ne constituent que des échecs. C'est dans cette optique que nous pouvons considérer notre constat de référence affirmé. Mais, laissons-nous poser cette question : le phénomène d'indétermination foncière sartrienne ne s'applique-t-il pas au destin africain sous les soleils des indépendances ?

6. References

- [1] Bessiere, J., *Les écrivains engagés*, Librairie Larousse, Paris, 1977.
- [2] Césaire Aime, *Une saison au Congo*, Edition du Seuil, Paris, 1973.
- [3] Césaire, Aime : *Discours sur le colonialisme*, Présence Africaine, Paris, 1995
- [4] Kourouma, A. : *Le Soleil des indépendances*, Edition du Seuil, 1968.
- [5] Ndong Ntoutoume. Alain, *La poétique de l'incertitude dans l'œuvre d'Ahamdou Kourouma*, Université François – Rabelais, Tours.
- [6] Nkashama, P. N., *La Littérature Africaine Écrite*, Les Classiques Africaines, Issy les Moulineaux, 1979.
- [7] Ossito, M. G., *L'idéologie dans le roman négro-africain d'expression*, Paris, Présence Africaine, 1986.
- [8] Owusu-Sarpong, A., (1990), *Littérature négro-africaine francophone : genèse et développement. [1960-1980]*, Kumasi
- [9] Owusu-Sarpong., *Décolonisation en Afrique – Congo avec Lumumba in Le temps historique dans l'œuvre théâtrale d'Aime Césaire*, Éditions Naaman, Sherbrooke, 1986.
- [10] Wauthier, Claude, *L'Afrique des Africains*, Éditions du Seuil, Paris, 1977.